

KIM ANDRINGA

## INTRODUCTION

### *Entre Est et Ouest*

Entre le dix-septième et le vingtième siècle, les Pays-Bas s'enorgueillissent de la possession de deux vastes territoires coloniaux dans ce que l'on désigne alors par le nom d'« Indes orientales » (Asie du Sud-Est) et « Indes occidentales » (Caraïbes) : d'une part les Indes néerlandaises (actuelle Indonésie), d'autre part les Antilles néerlandaises et le Surinam, communément appelés l'Est (« de Oost ») et l'Ouest (« de West ») respectivement. Nées de l'implantation de comptoirs commerciaux par la Compagnie néerlandaise des Indes Orientales (VOC) en 1602 et la Compagnie néerlandaise des Indes Occidentales (WIC) en 1621, ces conquêtes servent avant tout les intérêts économiques des Pays-Bas, qui n'ambitionnent pas d'établir des colonies de peuplement. Dans les Indes néerlandaises, l'on exploite les populations locales, tandis que la traite des Noirs pourvoit à la main d'œuvre dans les plantations de l'Ouest, avant que l'abolition de l'esclavage ne pousse le Surinam à faire venir de l'Inde des travailleurs engagés. Longtemps, la « civilisation » de ces populations ne constituera pas une priorité – il sera interdit aux esclaves surinamiens de parler néerlandais jusqu'en 1844 – et même la vie intellectuelle de l'élite coloniale blanche est assez limitée. Il faut attendre 1860 pour voir apparaître le « roman indo-néerlandais » et la fin du dix-neuvième siècle pour qu'émerge une littérature du Surinam et des Antilles, écrite par des membres de l'élite coloniale, et publiée le plus souvent aux Pays-Bas.

*Lettres indo-néerlandaises*

Cette première période produit d'emblée au moins deux grands classiques de la littérature indo-néerlandaise : *Max Havelaar* (1865, traduction française la plus récente Actes Sud, 2020) de l'ancien fonctionnaire colonial Multatuli, et *La Force des ténèbres* (1900, traduction française Éditions du Sorbier, 1986) de Louis Couperus, lui aussi issu d'une famille de dirigeants coloniaux. Là où la plupart des romans de l'époque se contentent de clichés sur la société coloniale blanche avec ses mœurs dissolues, sa soif du gain, et sa peur du *goena-goena* (la magie noire des indigènes), Multatuli publie un véritable brûlot qui dénonce ouvertement l'exploitation des populations indigènes. Dans un roman bien plus classique, Couperus décrit une élite blanche incapable de sonder l'âme secrète des Indonésiens et de se maintenir dans un environnement foncièrement étranger à sa nature européenne. Malgré ces aspects annonciateurs d'une éthique postcoloniale, ces deux auteurs n'échappent pas aux schémas de pensée ethnocentristes de l'époque.

La Seconde Guerre mondiale sonne le glas des Indes néerlandaises : la fin de l'occupation japonaise favorise la proclamation de la Republik Indonesia, qui ne sera reconnue par les Pays-Bas qu'en 1949 après plusieurs années de conflits violents. Néerlandais et « Indos » (Indo-Néerlandais) sont rapatriés aux Pays-Bas, emportant avec eux le néerlandais. En effet, il n'y a pas de littérature néerlandophone postcoloniale écrite par des Indonésiens – on peut citer comme cas-limite *Tegen het gareel* (1940) de Suwarsih Djojopuspito, rare, sinon unique, roman écrit par une Indonésienne en néerlandais, dénonçant les violences coloniales et décrivant la vie des intellectuels nationalistes –, le bahasa indonesia ayant été défini dès 1928 par les nationalistes comme langue d'une future Indonésie libre. Aux Pays-Bas, les écrits d'un Pramoedya Ananta Toer, comme la tétralogie *Buru* (1980-1988, traduction française Zulma 2017/2018) sur les structures racistes du colonialisme et la façon dont celles-ci déclenchent la lutte pour l'indépendance, n'ont pas été considérés comme devant faire partie d'une réflexion post-coloniale

néerlandaise ; la tétralogie y fut publiée dans les années 80 dans une collection dédiée aux littératures du tiers monde<sup>1</sup>.

Le deuxième grand mouvement des lettres indo-néerlandaises est ainsi celui qu'on a coutume de désigner par le terme de *tempo doeloe* ou « temps passé », expression de la nostalgie du paradis perdu, souvent celui de l'enfance innocente, ou encore évocation des violences subies lors de la Seconde Guerre mondiale, et plus particulièrement l'internement dans les camps japonais. E. Du Perron fait figure de précurseur, qui dès 1935 donne dans son roman autobiographique moderniste *Le Pays d'origine* (traduction française Gallimard, 1980) une description nostalgique de son enfance privilégiée dans les cercles aisés de la société coloniale. S'il affirme traiter d'égal à égal ses copains d'origine ethnique diverse, la hiérarchisation stricte de la société vient démentir ces propos<sup>2</sup>. Le même constat s'impose à la lecture d'un des premiers titres à paraître après la guerre, *Le Lac noir* (1948, Actes Sud, 1991) de Hella S. Haasse, paru alors que la lutte pour l'indépendance indonésienne est encore en cours. Ce bref roman décrit l'impossibilité de l'amitié interracial entre le narrateur et son ami d'enfance Oeroeg, devenu combattant nationaliste, et qui incarne le monde de l'enfance où le narrateur croyait être chez lui, mais auquel il n'a finalement rien su comprendre et dont il se fait chasser. Hella Haasse évoquera les Indes néerlandaises dans deux autres romans, le roman historique *Les Seigneurs du thé* (1992, édition française la plus récente Points Seuil, 2006) et *L'Anneau de la clé* (2002, Actes Sud, 2004), qui reprend les thèmes de la perte et de la culpabilité. Un autre roman qui fit date est *Rouge décanté* (1981, traduction française Gallimard 1995), où Jeroen Brouwers raconte son internement dans un camp japonais avec sa mère, et qui donna lieu à une longue polémique sur le degré de vérité des violences décrites. Aux

1 Saskia Pieterse, Lisanne Snelders, « Molen en palmboom », in Rasit Elibol (dir.), *De nieuwe koloniale leeslijst*, s.l. (Amsterdam), Das Mag, 2021, p. 29-40, p. 36-37.

2 Cf. Gloria Wekker, « Heimwee naar tempo doeloe », in Rasit Elibol (dir.), *De nieuwe koloniale leeslijst*, cité, p. 67-80.

yeux de certains de ses compagnons d'infortune, le romancier était soumis à un devoir de mémoire qui le contraignait au respect de la réalité historique. Brouwers présente initialement son récit comme factuel, puis clame son droit à la fictionnalisation des faits. Même polémique pour Helga Ruebsamen, auteur de *Les Jardins de Bandung* (1997, traduction française Calmann-Lévy, 2001) dont les souvenirs romancés de son enfance durant la Seconde Guerre mondiale furent contestés par son frère.

À partir des années 1980 commence le troisième mouvement, marqué par un passage de relais à la deuxième génération d'Indos, nés aux Pays-Bas mais confrontés à la discrimination ou aux traumatismes de guerre de leurs parents, anciens soldats de l'armée coloniale, travailleurs forcés ou survivants des camps d'internement. Les œuvres de Marion Bloem (*Geen gewoon Indisch meisje*, 1983) traduisent une recherche d'unité et de cohérence entre deux cultures, et un échec de l'identité indo-néerlandaise<sup>3</sup>. Adriaan van Dis, dans *Les Dunes coloniales* (1994, traduction française Actes Sud 1999) et *Fichue famille* (2002, traduction française Gallimard, 2003), raconte son enfance conflictuelle entre un père ex-militaire violent et une famille recomposée où il est le seul petit blanc de la fratrie. Alfred Birney, auteur de plusieurs livres évoquant ses racines indo-néerlandaises, remporte un grand succès en 2016 avec *De tolk van Java* (traduction anglaise *The Interpreter from Java*, Head of Zeus, 2020), (auto)biographie romancée mais sans concessions sur les souvenirs de guerre de son père, interprète durant la guerre d'indépendance de l'Indonésie, ses problèmes psychiques et les violences qu'il infligeait à son fils.

### *Lettres caribéennes*

Face à cette littérature indo-néerlandaise largement canonisée et traduite, la littérature caribéenne néerlandophone fait

3 Maaïke Meijer, « 'Ik' is verdeeld », in Rasit Elibol (dir.), *De nieuwe koloniale leeslijst*, cité, p. 173-180, p. 178.

quelque peu figure de parent pauvre. Beaucoup moins connue du grand public, généralement absente des programmes scolaires, elle possède pourtant elle aussi des auteurs reconnus et des textes importants, voire des succès littéraires, dont les premiers émergent durant l'entre-deux-guerres. Aucune traduction française ou presque n'existe<sup>4</sup>, raison pour laquelle nous avons choisi de ne présenter que des auteurs surinamiens et antillais dans ce volume<sup>5</sup>.

La première vague de littérature néerlandocaribéenne est une littérature de migrants : obligés de partir aux Pays-Bas pour suivre des études supérieures, les auteurs s'y intègrent à la vie littéraire néerlandaise. C'est le cas notamment d'Albert Helman, Surinamien d'origine créole qui vit aux Pays-Bas lorsqu'il publie *Zuid-Zuid-West* (1926), roman de l'exil de facture plutôt romantique, dont l'épilogue est une critique multatulienne de la politique colonialiste, thème qu'il reprend en 1931 dans *De stille plantage*, qui est une critique de l'homme blanc qui n'a rien à faire sous les tropiques et dont le vernis de civilisation s'écaille. Helman s'engagera dans la guerre civile en Espagne puis dans la Résistance avant de rentrer au Surinam et d'y devenir ministre. De son œuvre conséquente où les thématiques du Surinam, de son histoire et du déracinement de l'émigré reviennent régulièrement, seuls ont été traduits en français le roman mexicain *Don Salustiano* (1941, Éditions Françaises d'Amsterdam, 1952) et la nouvelle *Mon singe pleure* (1928),

4 Le lecteur intéressé pourra se reporter au numéro spécial de la revue *Callaloo*, 1998, n° 3, « Caribbean Literature from Suriname, the Netherlands Antilles, Aruba and the Netherlands », p. 441-724, qui présente des traductions anglaises. Intégralement en ligne sur <https://www.jstor.org/stable/i366747>.

5 Pour les autres domaines de la littérature néerlandophone postcoloniale que sont la littérature du Congo belge et la littérature dite migrante, des traductions françaises existent également, cf. notamment les ouvrages de Jef Geeraerts, Mireille Cottenjé, Abdelkader Benali, Kader Abdolah ou encore Moses Isegawa. Nous avons choisi de ne pas les aborder ici, considérant que les différences de contexte mèneraient trop loin pour être exposées dans le cadre restreint de cette introduction.

dans une anthologie de *Nouvelles néerlandaises des Flandres et des Pays-Bas* (Seghers, 1965).

Dans cette même anthologie figure la nouvelle *Ma sœur noire* (1935) de l'Antillais Cola Debrot, dont la carrière présente de nombreux points communs avec celle d'Albert Helman. Lui aussi vit aux Pays-Bas au moment de publier ce premier texte en prose, mais retourne aux Antilles après la guerre pour y exercer en tant que médecin. Entré en politique, il deviendra successivement ministre puis gouverneur. *Ma sœur noire* (dont le titre original se traduit plus fidèlement par « ma sœur la négresse ») est apprécié pour sa forme mais l'auteur, ce fils de planteur européen à Bonaire qui préfère la culture nègre à la culture européenne, provoque aussi un certain étonnement. Cette aliénation culturelle s'accompagne, comme le signale l'essayiste Stephan Sanders, d'une préférence pour les femmes noires qui s'approche aux yeux du lecteur d'aujourd'hui d'une annexion sexuelle du corps afro-caribéen<sup>6</sup>. Il n'en reste pas moins vrai que Debrot, comme Helman, a joué un rôle primordial dans l'amorce de la décolonisation durant l'entre-deux-guerres, aussi bien en politique que dans les esprits. Des voix différentes commencent alors à s'élever, qui ne sont plus nécessairement les voix des (anciens) colonisateurs.

Parmi les subalternes qui prennent ainsi la parole, il faut souligner l'importance pour le Surinam d'Anton de Kom, qui donne une voix aux descendants d'esclaves et essaie d'unir les différents groupes ethniques constitutifs de la population. Après avoir vécu et travaillé de 1921 à 1932 aux Pays-Bas, il retourne au Surinam, où il défend les droits des travailleurs engagés. Son activisme lui vaut d'être expulsé vers les Pays-Bas par le gouvernement, où paraîtra son ouvrage historico-littéraire *Wij slaven van Suriname* (1934), dans lequel De Kom propose une réécriture de l'histoire du pays du point de vue de la population

6 Stephan Sanders, « Witte man zoekt zwarte vrouw », in R. Elibol (dir.), *De nieuwe koloniale leeslijst*, cité, p. 81-88, p. 81-82.

noire<sup>7</sup>. Longtemps oublié ou passé sous silence, ce livre lui vaudra en 2020 d'être intégré au Canon historique des Pays-Bas, liste officielle de cinquante thèmes qui résument l'histoire du pays.

La décolonisation du Surinam et des Antilles s'est faite de manière plus pacifique que celle des Indes néerlandaises, malgré quelques frictions et, aujourd'hui encore, des accusations récurrentes d'ingérence disproportionnée. Le Surinam est devenu un État indépendant en 1975 ; les Antilles néerlandaises ont été intégrées dans le royaume des Pays-Bas avec un statut de pays autonomes pour les îles principales (Aruba, Curaçao, Saint-Martin), et de communes extraordinaires pour les plus petites. Ces changements ont entraîné une très forte migration économique vers les Pays-Bas, particulièrement au Surinam. La littérature aussi reste très fortement liée aux Pays-Bas, où elle trouve son infrastructure et une grande partie de son public. Le relatif manque de notoriété de ses auteurs que nous avons signalé ci-dessus peut de ce fait paraître paradoxal. Une explication possible en pourrait être le fait que les Indes occidentales n'ont pas bénéficié, contrairement aux Indes néerlandaises, de grands auteurs classiques comme Multatuli et Couperus qui ont d'emblée jeté les fondations d'une tradition. Helman et De-brot étaient beaucoup lus de leur temps, mais sont aujourd'hui quelque peu tombés dans l'oubli. Un autre facteur qui a pu jouer un rôle est le caractère « peu néerlandais » de ces œuvres : la critique n'a pas toujours su comment appréhender des textes qui s'inscrivaient dans une tradition qui n'était pas celle du paysage littéraire néerlandais du moment, ou qui maniaient la langue de manière peu conventionnelle. C'est à cette littérature de créoles et de descendants d'esclaves qu'appartiennent les trois textes que nous présentons ici.

---

7 Sur Anton De Kom, cf. notre article « Nous, esclaves du Surinam. Une critique surinamienne du capitalisme colonialiste néerlandais », in Jean-Marc Moura, Yves Clavaron (dir.), *Les Empires de l'Atlantique. Figures de l'autorité impériale dans les lettres d'expression européenne de l'espace atlantique XIXe-XXIe siècles*, Saint-Etienne, Bécherel, Les Perséides, 2012, p. 211-222.

*Edgar Cairo (Paramaribo 1948 – Amsterdam 2000)*

Edgar Cairo émigre aux Pays-Bas en 1968 pour y suivre des études de néerlandais et de lettres, et débute l'année suivante avec la nouvelle *Temekoe*, écrite en sranantongo (créole surinamien). Il la republiera dix ans plus tard dans une version en néerlandais surinamien, puis en néerlandais en 1988. On peut y voir un parti pris typique de l'auteur, qui oscille entre rejet du lectorat néerlandais, qu'il accuse volontiers de racisme, et soif de reconnaissance. Dans la préface à son roman *Kollektieve schuld* (1976), il s'en prend ainsi à la critique littéraire, qu'il juge ethnocentriste en ce qu'elle ne reconnaît et ne valorise pas les principes de construction alternatifs (empruntés à la tradition orale) sous-jacents à ses écrits, ni son esthétique différente ou encore sa façon de penser qu'il décrit comme « négroïde pur sang<sup>8</sup> ». Il dénonce ainsi dès les années 1970 ce qu'on désigne aujourd'hui par le terme de *white gaze*. En tant qu'Afro-Surinamien, Cairo estime que le colonisateur n'avait pas le monopole de la langue – ce néerlandais autrefois interdit aux esclaves que, dans un geste de militantisme linguistique, il cherche à se réapproprier en rejetant le néerlandais standard au profit du néerlandais surinamien et des langues originelles des différentes ethnies. Il n'hésite pas à avoir recours à l'invention lexicale, créant une langue personnelle qu'on a pu qualifier de « caïroan », dont le manque de lisibilité lui fut reproché par certains Surinamiens<sup>9</sup>.

La thématique de l'œuvre prolifique d'Edgar Cairo est centrée sur la notion de *negerverdriet*, « chagrin des nègres » : la tristesse existentielle des descendants d'esclaves qui s'exprime par un repli sur soi, une soumission de l'esprit résultant de la soumission des corps dans le passé. Il expose ainsi l'identité et l'histoire traumatiques des Afro-Surinamiens, y compris dans

8 Rasit Elibol, « Laat ze me mars eten », in Rasit Elibol (dir.), *De nieuwe koloniale leeslijst*, cité, p. 137-144, p. 138.

9 Michiel van Kempen, « Het talige draaihoofd van Cairo », in *De Gids*, 2010, n° 7, en ligne : <https://www.de-gids.nl/artikelen/het-talige-draaihoofd-van-cairo>.

leurs relations avec les autres ethnies et avec les Pays-Bas. Sa perspective va en s'élargissant, comme le fait remarquer Michiel van Kempen : « des arrière-cours de Paramaribo à la vie dans les districts surinamiens, puis à la région caribéenne et l'histoire des esclaves noirs, plus tard encore à la situation des migrants surinamiens aux Pays-Bas et la société multiculturelle hollandaise, et pour finir l'Afrique, l'histoire de la colonisation des noirs et l'origine de ce que Cairo appelait le “chagrin des Noirs”<sup>10</sup> ».

L'histoire que nous présentons ici évoque le petit monde des arrière-cours, habitat des pauvres, avec une perspective encore rétrécie par le choix d'un protagoniste enfant. On y retrouve les caractéristiques du « cairoan » auxquelles la traduction ne peut malheureusement pas faire entièrement justice : tournures et mots empruntés au néerlandais surinamien ou au sranantongo, inventions lexicales, interjections expressives propres à l'auteur et une oralité assumée.

C'est le titre de ce court récit qui trahit sa dimension universelle, et guide le lecteur au-delà de l'histoire d'un enfant subissant un destin qu'il n'est pas à même de comprendre – condition qui n'est pas sans rappeler la façon dont certains Blancs, notamment les évangélistes et missionnaires, considéraient les Noirs et qui oppose la charité (chrétienne ou non) à la satisfaction immédiate des besoins primaires.

À la fin des années 1980, Cairo sombre progressivement dans la psychose, signe d'une fragilité psychologique que l'on retrouve chez d'autres auteurs migrants surinamiens de la seconde moitié du vingtième siècle comme Bea Vianen et Anil Ramdas. La première écrit avec *Sarnami, hai* (1969) le premier roman d'une Surinamienne publié par un éditeur néerlandais. Ses romans luttent contre la ségrégation des groupes ethniques au Surinam, qui se détestent et se méprisent. À l'image de l'au-

---

10 Michiel van Kempen, « Dutch tulips in unexpected colours », in Graeme Dunphy, Rainer Emig (dir.), *Hybrid Humour. Comedy in Transcultural Perspectives*, Amsterdam / New York, Rodopi, 2010, p. 85-112, p. 92.

teure elle-même, ses personnages tentent de sortir de la case à laquelle ils sont assignés. Ses derniers livres, très pessimistes, ont été qualifiés de « prose paranoïaque<sup>11</sup> ».

Anil Ramdas, surtout connu en tant que journaliste et essayiste, dénonçait la nostalgie et la glorification du passé qu'il constatait chez beaucoup de Surinamiens et appelait à accepter la perte en embrassant l'identité surinamienne en formation, identité à forger soi-même à partir des éclats d'histoires et des souvenirs fragmentés<sup>12</sup>. Face à la montée du populisme et au durcissement de la société néerlandaise, désillusionné et incapable de trouver la place et la reconnaissance auxquelles il aspire, Ramdas sombre dans la dépression et finit par se donner la mort, peu de temps après avoir publié son premier roman, *Badal* (2011). Il y met en scène un protagoniste à son image : Badal, essayiste et journaliste surinamien d'origine hindoustani prisé par l'élite blanche, alcoolique et solitaire, a perdu ses idéaux et ne veut plus appartenir à quelque groupe que ce soit. Comme Ramdas, il met fin à ses jours.

Citons encore Astrid Roemer, auteure prolifique dont *Over de gekte van een vrouw* (1982) consacre la percée littéraire aux Pays-Bas après un premier roman publié au Surinam. Aujourd'hui, elle est sans doute l'auteure surinamienne la plus lue. *Over de gekte van een vrouw* aborde des questions féministes à travers le portrait d'une femme qui multiplie les relations après avoir échappé à un époux abusif, en quête de son identité féminine. Roemer dépeint la position de la femme noire, opprimée dans une société masculine, sur fond de l'histoire du Surinam. La trilogie *Onmogelijk moederland* (2016) qui regroupe trois romans publiés dans la seconde moitié des années 1990, constitue sans doute son *magnum opus*. Elle y dresse un portrait du

11 Warda El-Kaddouri, « Bezegeling van een tragisch familiet », in Rasit Elibol (dir.), *De nieuwe koloniale leeslijst*, cité, p. 121-129, p. 121 ss.

12 Karin Amatmoekrim, « We hebben een wereld verloren ; Anil Ramdas en de poëtica van het verlies », in Michiel van Kempen (dir.), *Het andere postkoloniale oog*, Hilversum, Verloren, 2020, p. 241-254, p. 247 ss.

Surinam sous la dictature militaire des années 1980, ou, pour reprendre ses propres termes, « des dépotoirs de l’esclavage, du colonialisme et de l’époque moderne, dans lesquels j’ai cherché des restes non-périssables pour faire revivre mon identité de femme surinamo-néerlandaise [...] pour mettre en évidence la violence comme élément indissociable de l’organisation de la société<sup>13</sup> ». Son écriture fragmentaire et changeante, riche en métaphores et en images, ne se laisse pas facilement apprivoiser, à l’image de sa personnalité indépendante. Dernièrement, Astrid Roemer a suscité la controverse après avoir déclaré son soutien à l’ancien dictateur Desi Bouterse, pourtant jugé responsable de l’élimination de plusieurs adversaires politiques. Des protestations issues de la communauté surinamienne aux Pays-Bas ont entraîné l’annulation de la remise officielle du Prix des Lettres Néerlandaises qui venait de lui être décerné.

*Frank Martinus Arion (Curaçao 1936-2015)*

Frank Martinus Arion présente plusieurs points communs avec Edgar Cairo. Comme lui, il est descendant de créoles noirs, comme lui il se rendra aux Pays-Bas pour y suivre des études de néerlandais, et comme lui, il s’intéresse au créole local, le papiamentu, auquel il consacra sa thèse de doctorat et dont il dressera la bibliographie. Son œuvre littéraire est de facture plus traditionnelle que celle de Cairo ; après un recueil de poésie en 1957, il publie en 1973 un premier roman, *Dubbelspel*<sup>14</sup>, qui est le sommet incontestable de son œuvre. À travers l’escalade violente d’une partie de dominos, il décrit les différentes classes sociales sur l’île et nous parle de sexualité et d’adultère, des rapports de force et de domination, de la pauvreté et des femmes fortes.

13 Sur le site de l’éditeur : <https://uitgeverijprometheus.nl/catalogus/onmogelijk-moederland-3.html>.

14 Une traduction anglaise a été publiée sous le titre *Double Play. The Story of an Amazing World Record* (Londres, Faber and Faber, 1998).

Arion est un des seuls auteurs néerlandophones à se référer explicitement à la négritude, notamment dans son recueil de poèmes et dans le roman *Nobeles wilden* (1979) qui met en scène un étudiant martiniquais devenu ambulancier à Lourdes après Mai 68 et cherchant à mettre l'imagination au pouvoir. Dans ses romans, la revendication programmatique de la décolonisation, y compris celle des esprits, l'emporte parfois sur la forme littéraire.

L'histoire reprise ici date de 1958, soit du tout début de la carrière d'écrivain de Frank Martinus Arion, qui a alors 21 ans. Écrite à l'époque pour être lue à la radio, elle sera finalement publiée en 2001 dans un recueil d'histoires mêlant textes anciens et récents. Ce texte de jeunesse de facture assez classique, sans doute inspiré par le dépaysement éprouvé par Arion quand il était fraîchement arrivé aux Pays-Bas quelques années plus tôt pour y poursuivre ses études supérieures, présente la littérature comme moyen de surmonter la dichotomie Europe – Caraïbes à travers deux poètes, le Néerlandais Herman Gorter (1864-1924) et le Curacien Joseph Sickman Corsen (1853-1911), décrivant la même tristesse existentielle, l'un en néerlandais, l'autre en papiamentu. À la conscience d'une condition humaine universelle s'ajoute l'image d'un océan unique baignant aussi bien les côtes néerlandaises que les rochers de Curaçao, ainsi que celle, présente également dans l'œuvre de Boeli van Leeuwen, du pêcheur comme détenteur de sagesse.

### *Boeli van Leeuwen (Curaçao 1922-2007)*

Boeli van Leeuwen est un auteur blanc créole descendant de colons (groupe désigné à Curaçao par l'appellation de *protestant blanku*). À partir de 1936, il vit aux Pays-Bas où il poursuivra des études de droit, puis en Espagne et au Venezuela, avant de retourner en 1957 aux Antilles, où il sera fonctionnaire du gouvernement local, puis avocat *pro bono* après son départ à la retraite en 1983.

Souvent cité avec son ami Tip Marugg (Curaçao 1923-2006), autre romancier blanc créole, Van Leeuwen partage avec celui-ci la thématique de la créolisation des *protestant blanku* : descendants d'une élite blanche qui a perdu son pouvoir et ne s'identifie plus aux Néerlandais de la mère-patrie, ils cherchent leur place comme minorité au sein de la société postcoloniale. Là où les personnages de Tip Marugg se réfugient le plus souvent dans l'isolement, l'alcool ou les bras de la femme noire, les romans de Van Leeuwen sont empreints d'une spiritualité baroque et foisonnent de références bibliques. Le pessimisme de ces deux auteurs a poussé Cola Debrot à qualifier leurs œuvres d'« existentialisme antillais », mais leur écriture se rapproche aussi du réalisme magique latino-américain. C'est peut-être ce caractère « exotique » de leur écriture, comportant de surcroît souvent des mots ou des phrases en papiamentu pas systématiquement traduits, qui ont fait que celle-ci fut initialement peu comprise par la critique néerlandaise. Cette dernière pressent à l'époque qu'il faut les situer dans un contexte littéraire caribéen plutôt que néerlandais, mais ne dispose pas alors des instruments pour le faire<sup>15</sup>. Malgré leurs qualités incontestables et un accueil critique favorable, Van Leeuwen et Marugg sont toujours restés des auteurs relativement confidentiels aux Pays-Bas.

L'œuvre de Van Leeuwen se structure autour de deux centres de gravité : entre 1957 et 1966 paraissent trois « romans du déracinement » qui thématisent une quête existentielle et spirituelle liée à la créolisation. Après un long silence où il s'est consacré pleinement à sa carrière professionnelle, il publiera deux autres romans et plusieurs recueils d'histoires dont son engagement aux côtés des damnés de la terre constitue le dénominateur commun. Il montre la faillite de la société postcoloniale capitaliste avec ses pauvres, ses prostituées et ses laissés-pour-compte dans un style volontiers baroque, associant une

15 Cf. Wim Rutgers, « De literatuurkritiek en het werk van Tip Marugg », in Henny Coomans et al. (dir.), *Drie Curaçaose schrijvers in veelvoud*, Zutphen, Walburg Pers, 1991, p. 371-383, p. 383.

pluralité de voix à une pluralité de langues. Jouant de l'élément autobiographique, Van Leeuwen met parfois en scène un alter ego coiffé d'un grand chapeau, symbolique de son inadéquation, en tant que Blanc à la peau fragile, à cette île aride brûlée par le soleil. Une île où il est néanmoins chez lui ; l'Europe est décrite comme froide et morte, une cathédrale tombée en ruine.

Nous présentons ici un extrait du premier roman de Boeli van Leeuwen, *De rots der struikeling* (1957). Ce « rocher de trébuchement », expression empruntée à Esaïe 8 :14, désigne de toute évidence Curaçao, l'île avec laquelle il entretient une relation ambivalente. Dénonçant l'absurdité et l'hypocrisie des conventions sociales qui règnent dans ce vase clos, il pose un regard ironique sur la société antillaise postcoloniale. Van Leeuwen dépeint une réalité absurde qui transforme la vie en pièce de théâtre, montrant comment la langue joue un rôle dans les rapports de pouvoir et tournant en dérision la subjectivité de la couleur de peau comme principe structurant de la hiérarchie sociale.

### *Développements récents*

Les trois textes que nous avons retenus pour cette anthologie datent du 20<sup>e</sup> siècle : la période où les territoires colonisés ont accédé à l'indépendance ou à l'autonomie. C'est également le siècle où les populations « indigènes » et créoles ont trouvé leur voix et une porte d'entrée en littérature, suite à quoi une tendance se fait jour suivant laquelle les auteurs postcoloniaux se définissent de moins en moins dans ou par leur relation avec l'ancien colonisateur. C'est le cas notamment des nouvelles voix qui s'élèvent en ce début de 21<sup>e</sup> siècle. Ces dernières années en effet, de jeunes auteurs, souvent nés aux Pays-Bas, font leur entrée en littérature dans une double dynamique pour laquelle Geert Oostindie a utilisé les termes de *bonding* et de *bridging*<sup>16</sup>. Certains

16 Geert Oostindie, *Postcolonial Netherlands. Sixty-five Years of Forgetting, Commemorating, Silencing*, Amsterdam, Amsterdam University Press, 2011, p. 13 et passim. Intégralement en ligne sur <https://>

cherchent ainsi à redéfinir leur rapport à cet héritage dans ce que Michiel van Kempen qualifie de *homecoming novels*<sup>17</sup>, tandis que d'autres adoptent une perspective plus distante à travers un engagement plus universel. Récemment, dans le sillage du mouvement *woke* venu du monde anglo-saxon, on assiste notamment à une déconstruction du mythe national des Pays-Bas comme patrie de la tolérance et de la libre pensée ; l'identité blanche est soumise à un regard critique, les mécanismes du racisme caché sont exposés. Ces thèmes de société apparaissent surtout dans les écrits de la nouvelle génération, qui ne renvoient plus au traumatisme de la migration<sup>18</sup>. Comme représentante de cette jeune relève, citons Radna Fabias, dont le premier recueil de poésie *Habitus* (2018, traduction française Caractères, 2019) rafla tous les prix littéraires. Partant de son expérience personnelle, elle adopte une forme résolument contemporaine pour aborder des enjeux actuels comme les relations homme-femme, le sexisme, le racisme etc., qu'elle entremêle avec des observations et des souvenirs de son enfance à Curaçao.

Du côté de la critique, le 21<sup>e</sup> siècle a d'abord été marqué par un intérêt et une reconnaissance accrus. Depuis quelques années, prix et best-sellers s'enchaînent ; citons pêle-mêle l'intégration d'Anton De Kom dans le canon historique en 2020 (voir *supra*), le Prix VSB de la poésie décerné à Antoine De Kom (fils du précédent) en 2014, le Prix P.C. Hooft (2016) puis le Prix des Lettres Néerlandaises (2021) pour Astrid Roemer, les Prix Libris et Henriëtte Roland Holst (2017) pour Alfred Birney, et pas moins de cinq prix décernés au recueil de Radna Fabias<sup>19</sup>. Tout récemment encore, Michael Tedja a reçu le prix

---

[library.oapen.org/bitstream/handle/20.500.12657/34617/391771.pdf?sequence=1](https://library.oapen.org/bitstream/handle/20.500.12657/34617/391771.pdf?sequence=1).

- 17 Michiel van Kempen, « Een banaan afpellen, een bloedende banaan ; Een nieuwe generatie in de Nederlands-Caraïbische literatuur », in Michiel van Kempen (dir.), *Het andere postkoloniale oog*, cité, p. 289-303, p. 299.
- 18 Ibid., p. 292.
- 19 Prix C. Buddingh' 2018, Prix de la Poésie Awater 2018, Prix Herman de Coninck 2019, Grand Prix de la Poésie 2019, Prix du débu-

Sybren Polet pour sa prose expérimentale et Alfred Schaffer le prestigieux Prix P.C. Hooft (2021).

Par ailleurs, nous assistons à un changement dans la façon de lire les textes plus anciens. Des ouvrages traditionnellement interprétés comme autocritiques et montrant le point de vue des colonisés, tels *Max Havelaar*, *La Force des ténèbres* ou *Le Lac noir*, sont relus à la lumière de ce que Gloria Wekker a baptisé « les archives culturelles » : l'accumulation de pensées, de références et de ressentis vis-à-vis de la race, constitués pendant la période coloniale et ancrés dans les esprits<sup>20</sup>. Une fois mis à jour, ces schémas souvent inconscients obligent à une réinterprétation : à titre d'exemple, pour les romans que nous venons de citer, ils révèlent qu'à chaque fois, l'éloquence européenne y fait face au silence indéchiffrable de la population indigène<sup>21</sup>, et que la parole du subalterne ne s'y exprime point. Des travaux critiques récemment parus aux titres éloquentes tentent de proposer un regard différent : *Het andere postkoloniale oog* (L'autre regard postcolonial), *De nieuwe koloniale leeslijst* (La nouvelle liste de lectures coloniales), *De postkoloniale spiegel : De Nederlands-Indische letteren herlezen* (Le miroir postcolonial : Relecture des lettres indo-néerlandaises). Nous n'avons pas fini de lire et d'écrire le postcolonialisme.

---

tant Poésie en bord de mer 2019.

20 Gloria Wekker, « Heimwee naar tempo doeloe », cité, p. 72.

21 Saskia Pieterse, Lisanne Snelders, « Molen en palmboom », cité, p. 32.



EDGAR CAIRO  
DES MYSTÈRES DE L'AMOUR<sup>1</sup>

Enfant, j'ai découvert très tôt ce que pouvait signifier l'amour d'autrui, bien qu'à cette époque je fusse encore loin d'être à même d'y comprendre quoi que ce soit : aïe, l'amour, l'amour dans le monde-des-grandes-personnes. Était-ce simplement comme de manger une banane mûre ou de sucer la pulpe d'une *manja*, une mangue juteuse, chose en laquelle, enfants, on excellait ?

Je veux dire : on voyait les gens autour de nous. Et n'étaient-ils pas tels qu'ils se présentaient aussi à notre regard d'enfant : rieurs et baignés de l'opulence de la lumière du soleil ô tant profuse, tristes jusque dans la profondeur de leur regard yeux sombres, expansifs comme l'avait toujours été l'humain-case-nègre de toute mémoire, et indestructible, quelle que soit son infortune ? Ô, comme l'arbre, ooyh !, qui malgré la chute abondante de son feuillage n'était jamais nu et reflourissait toujours ? Le nègre même, à l'image de la plante que l'on nommait « mort-de-dieu », *gado-dede*, parce qu'elle était impossible à tuer (Dieu mourra avant qu'elle ne crève !) et qui, aussi asséchante que fût la saison aride, revenait toujours pointer hors du sol ? En irait-il donc autrement du nègre en amour, du nègre-grande-personne ?

– Petit, viens ici, avec ta mine grise ! Tu as l'air triste comme un je-ne-sais-quoi ! me lança un beau jour ma mère de sa voix autoritaire. Eh ! Un de ces jours où, moi-même un peu souffre-

---

1 Edgar Cairo, « Over de geheimen van de liefde », in *De Gids*, 1990, 153 n°10/11, p. 857-862. Traduit par Kim Andringa. © Erven Edgar Cairo.



teux, j'étais resté à la maison : pas d'école, moi, en raison d'une espèce de petite grippe grelottante.

Je l'avais vue saisir d'un mouvement preste une de ces bonnes poulettes coureuses que nous avons, puis tuer la bête, résolument : le pied comme ça, appuyant sur les pattes, ah, le cou déplumé, saisi le couteau de berger aux reflets bleus, tête coupée, laisser gicler et s'écouler le sang, la poulette plongée dans l'eau bouillante, puis plumée, la bête posée ensuite sur le tronc d'arbre qui faisait office de billot, et découpée...

Et j'avais pensé secrètement à part moi, réjoui comme je l'étais à la vue des signes avant-coureurs de cette célérité : Mmmh... cela promet une grande soupe pour moi ! Aïe, je suis malade, mais je me sens d'humeur bien friande ! Je vais déjà prédisposer mon estomac ! Car voici un Jeannot qui va s'explorer le bidon aujourd'hui !

Et en effet : booyy !, elle avait préparé une soupe de chez soupe, là devant la lucarne-cambuse, sorte d'extension en saillie où elle faisait à manger, avec le grand brasero rempli de charbon rougeoyant et la grosse marmite en aluminium posée dessus, la marmite où bouillonnait le régal qui chatouillait les narines et fumait irrésistiblement. Mh-mhh-mhhh... ! Aay baya, mhhh ! Anghán ! Enghén ! Iya ! M-m, m-m, mhm, mmmmm... !!!

– Soupe, oh, bonne soupe d'ocras, aux nouilles, au poisson fumé séché : fumé donc, puis séché au soleil, et avec du poulet et des feuilles de *macabo*, ce légume bien fondant et juteux, bon pour revigorer ! Mhhh... soupe, suavité soupesque !

– Petit, voyons, tu n'entends pas ta majeure ? Étire-toi le train et habille-toi un peu convenablement ! Regarde ta chemise danser autour de ton corps ! Tiens, jette-toi ce chiffon vieux-propre sur les épaules, que tu n'attrapes pas froid par ce maudit temps pluvieux qui gouverne les gens !

Cela faisait un moment que l'affaire commençait à prendre un mauvais tour : je l'avais vue qui versait de la soupe de cette marmite, même pas celle, la très grosse, qui servait à cuire le riz pour tous, ni la marmite à garniture, dans laquelle mangeait toute la famille.

Non, vrai, elle avait rempli une marmite un peu plus petite, la marmite de circonstance : tiens donc, une quantité limitée de cette formidable soupe d'ocras ! Pas pour n'importe qui donc, que je n'étais d'ailleurs pas, jugeai-je prestement. Car qui d'autre que moi pourrait en bouffebâfrer ? Moi qui étais malade comme un chien-à-ascaris, ce jour-là sous le gris ardoise du ciel urbain de dieu ? Moi qui en sentant et en voyant cette soupe d'ocras me sentais plus malade que n'importe quel pasient confiné ? Pasient confiné ? Aay, pasient confiné ! Pour se rétablir le bonheur-délice estomacal !

J'avais dressé ma bouche, comme qui dirait : m'étais entièrement préparé à m'enfourner à pleine lampées cette délectable soupe à l'eau derrière le gosier ! Ssshédoss !! Cette poulette abattue, que j'avais pressée sur mon cœur même de gamin, j'en croquerais les derniers os avec les babines ruisselant de salive baveuse, tandis que mes frères et sœurs pourraient toujours saliver, ô, toute la journée ! Mh-mmmh !

Mais voilà donc que toute l'affaire risquait de me passer sous le nez. J'hésitais, traînais, ô, tergiversais, tourni-tournaillais et me tâtais, comme la chose se dit.

– Qu'as-tu à tourner comme un rat qui trouve pas son terrier... ? Tiens, fais attention, ou ça va te brûler les pattes ! Prends ce *taitai* (musette) et apporte-le à Mis'Koojsje là-bas !

Elle le disait, joliment, à la façon des habitants de case, comme les nègres d'antan, avec une voix évoquant à la fois un chant du quotidien et une prière pour la danse du langage. Quelle vibrante virtuosité ! Quelle mélodie de langue sonore !

Mis'Koojsje ? N'était-ce pas deux arrière-cours plus loin ? Une petite trotte, un peu longue néanmoins pour un enfant, m'attendait : je devais frayer, oui, hm, filer le long de ces parcelles, appelées arrière-cours, derrière notre maisonnette, où il fallait d'abord passer devant une scierie et traverser un tout petit raccourci, au début duquel poussaient des palmiers *awara*, des comme ça, avec leurs fruits : sorte de très grosse baie rouge ou jaune au noyau dur ; et au bout une espèce de bon arbre à raisin. En fait : raisinier, plein de vitamines, bien gras aussi, juteux, portant couronne !

Et moi de me faufler en un clin d'œil sous deux pauvres palissades, puis d'esquiver cinq ou six chiens mordeurs alertes avec de ces sales crocs, tout en cherchant à échapper aux regards curieux de toutes sortes de morveux, ah ! ayi !, avant de frapper à la porte d'une de ces « cases nègres » délabrées, le taudis de la miséreuse Mis'Koosje, cette vieille dans son fourbi.

Ainsi donc je me mis en route, non sans ronchonner et en débitant tout l'assortiment de jurons enfantins dont je disposais. Comment n'était-ce pas moi, l'élue, mais elle, Mis'Koosje ! Cette femme flapigada ! Cette guenilleuse !

Comment osait-elle, ma mère, ma m'man, avec mon père que j'adorais celle que j'aimais tant ! Son propre enfant, malade de surcroît, resté à la maison, sa fièvre pas encore retombée, icelui-moi-même, le véritable fils de son ventre, débouté de toute cette bonne *okro-brafu*. Quelle délicieuse soupe d'ocras ! Mon estomac sous la séduction de la faim-valle ! Mh ! Je tirai à moi la sacoche contenant la soupe, soulevai le couvercle de la marmite de mon petit index, humai et humai...

– Hé, dis, l'animal ! Qu'as-tu à reluquer ça, dis ! Faire une commission et y mettre le doigt, c'est ça ? Je vais dire à ta mère, attends voir !

Un voisin qui menaçait de cafarder... le couvercle vite refermé, avec un : « Je ne fais rien, non ? Regardez, j'ai les mains toujours bien propres ! » Et c'était reparti en avant, jusque chez Mis'Koosje, et fissa à présent !

Cette bonne femme, avec sa petite maison délabrée, et sa petite âme délabrée, sa petite existence galetreuse ! Khm ! Cette pauvre qui n'avait même pas de quoi échanger un pou, encore moins une assiette de nourriture ! Lui livrer toute cette bonne soupe ? Moi ? Oui, moi, étant enfant, jouant les commis, les porteurs de soupe, les apporteurs !

Cela dépassait quand même mon entendement... « Dégage, toi, le chien ! Je te donnerai un coup de pied à faire voler ta gueule en éclats ! Ouste ! » Ainsi je donnai libre cours à ma colère. J'exprimai même mon mécontentement contre un vélo, *bammm* ! La pédale tournait comme une folle. *Babambamm* !

Une corde à linge bringuebalait à tout va. Comme ça bringuebalait... ! Eeeeeeh !

Je n'arrivais pas à comprendre, à justifier et à entendre, avec toute ma petite tête d'enfant, éperdue d'émotion sur mes épaules. « Moi, animal famélique, aller donner un bol plein de soupe ? On dirait une promotion : de diabolotin à esprit angélique ! Qui ça, moi ? »

– Toctoctoc ! criai-je comme cela se faisait, arrivé chez Mis'Koosje. Ou plutôt, compte tenu de ma mauvaise volonté : une fois rendu chez cette vieille peau. La véranda devant sa maison sentait le pourri et le mois. Vaisselle et objets en désordre emplissaient sa cuisine, qui donnait sur la galerie devant la maison, côté arrière-cour. Une chaise en bois cassée penchait sur le côté. Dessus, un balai se glorifiait de son repos : cela faisait certainement plusieurs semaines qu'il n'avait pas servi. Deux haillons de vêtement s'effilochaient au vent, qui s'empressait depuis un tas de fumier plus loin, pouah ! Et puis ces bouffées de pure soupe, là sous mon menton d'enfant, ô, quel délice !

– Mais qui c'est qu'est là ? Pauvre de moi, j'peux pas m'lever pour aller reluquer qui pointe le bout de son nez sur mon seuil miteux... aïe, aïe, aïe... c'est ptêt ben la mort qui vient me chercher... Madame la Mort, ch'suis pas prête encore pour toi, dis ! entendis-je marmotter Mis'Koosje, tandis que son plancher craquait et recraquetait sous l'effet d'un coup de vent. Des bruits de bois, causant-craquant, dans cette maison-là. Le bois parle, tu sais bien !

Elle était une nouvelle fois en proie à une maladie de grandes personnes, alitée encore et toujours, s'épuisant en vaines tentatives pour se relever, sans y parvenir du moins à ce moment-là. Comme un animal d'abattoir : prête à partir !

Cette bonne femme avec sa tête à crever, me dis-je avec le venin d'un gamin de case vadrouilleur, pourquoi ne meurt-elle pas tout de suite tout de suite ? Comme ça, je pourrai boire toute cette soupe moi-même ! Ce sera la fête, le bal des enfants je te dis !

J'eus aussitôt honte de moi, car une fois franchi son seuil au bois élimé, je fus profondément choqué par le désordre sur lequel se posaient malgré moi mes yeux. Tout un bric-à-brac cassé !

Comme elle devait souffrir : pauvres, nous l'étions tous, habitants de taudis aux toits en plaques de zinc rouillées qui fuyaient toujours, aux murs en planches tordues qui laissaient passer le vent par des trous de ventilation indésirables, aux petites fenêtres qui cric-craquaient à leur aise, où l'on se trouvait envahi de moisissures si on ne prenait garde aux courants d'air et à l'humidité ! Sans parler de la vermine, dont on faisait soi-même partie ! Nous vivions dans un monde de bêtes, en définitive, où la misère omniprésente se payait bien trop littéralement !

Mais une chose était comme la loi fondamentale de la case nègre : aussi pauvre et haillonneux qu'ils fussent, les gens avaient toujours besoin d'un peu de propreté ! Toujours ! Netteté ! Fraîcheté ! Tout nickel autour de soi. Jusqu'à la bassine en cuivre. Alors voyez : Mis'Koosje n'avait pas trouvé moyen de ranger son bazar, depuis des lustres, simplement parce qu'elle n'avait personne pour le faire et qu'elle-même était incapable de lever le petit doigt. Cette pauvre vieille malade, malade de pauvreté !

Dans un élan de compassion, je poussai du pied quelques loques tachées de vomi, et pénétrai dans la pièce sombre et caveuse. La voilà alitée, sans même un oreiller (trop cher) sous la tempe, juste un morceau d'un vieil habit pour tout appui. Elle n'avait même pas pu s'offrir une natte sur les lattes du plancher, pourtant bien froides au toucher. En outre, tout était mouillé à cause de l'humidité qui suintait des murs fissurés et remontait par les fentes du plancher comme, ô, je-ne-sais-quoi. À l'abri d'une maison, et malgré cela une vie pire que dans la rue. Voilà Mis'Koosje, chair et os à moitié transis, à moitié morte aussi peut-être, qui sait, minuit moins cinq à peu près, sans même une couverture rapiécée pour couvrir son corps ou cadavre.

– Bonjour, voisine Koosje, rayonnai-je, sans doute empli d'une vengeance enfantine à cause de ce dont j'allais devoir me départir, maman m'a envoyé chez vous avec ceci...

Elle en fut touchée au point de fondre en larmes. Une flaque d'eau lacrymale ne tarda pas à se former sur le bois du grossier plancher. S'étendant rapidement, la flaque disparut en bonne partie dans les interstices bâillants, ces troufailles. Le sol l'absorberait et la Terre-mère entendrait. Il n'y avait pas si grande souffrance ou elle pouvait la comprendre à travers l'âme de la nature et apporter sa consolation, quels que fussent l'homme ou la puissance qui en étaient la cause.

Cette pauvre Mis'Koojsje, avec sa figure noire et émaciée ! Regardez-la pleurer et pleurer, la larme comme un déluge d'eau ! De parfaits inconnus – car c'est ce que nous étions en définitive, bien qu'elle vînt parfois frapper chez nous – qui venaient prendre soin d'elle, qui la voyaient dans un tel dénuement ? Pour être exact, moi en tant qu'enfant d'inconnus, je voyais ça, alors qu'elle n'avait aucun proche pour lui porter consolation.

Pour elle, le fait que ce soit moi qui vienne lui porter secours en paraissait d'autant plus poignant, et elle pleurait de tout son cœur, tandis qu'en m'approchant, je fus pris, à sa vue, d'une envie de pleurer moi aussi. Comme la souffrance est contagieuse !

Moi, messenger d'amour malgré moi ! Et qui plus est, au rebours de mon besoin le plus fondamental : un estomac gargouillant, ma faim aiguillonnée par cette soupe fumante. Comment aurais-je jamais pu imaginer cela au cours de tous mes jeux dans la sauvagerie des espaces ouverts ! Que j'allais céder ce que j'aimais le plus au monde (la nourriture !) sans résister et même par conviction, oui, par bonté de cœur ! Si mes camarades apprenaient cela... ils se moqueraient de moi, me traiteraient de plus gentil chien-chien qu'ils avaient jamais vu. À moins... de voir de leurs propres yeux, persistante et tellement solitaire, la détresse abyssale de la case taudis, la case nègre !

J'avais été chargé d'apporter, rien d'autre, j'allais déposer l'affaire et disparaître : mission accomplie. Puis, rongé par la déception et la faim, j'aurais peut-être une petite chance, une fois rentré, de pouvoir gratter le fond de la casserole dans laquelle avait bouilli la soupe, avec une vieille cuiller usée. Faire le mangeur de restes oui, jouer au négriillon gratte-cul-de-casserole !

Ou bien j'aurais tout simplement droit à mon repas, tout à fait ordinaire, comme le reste de la maisonnée, à l'heure du *brekfest* (le déjeuner), les autres n'allant pas tarder à rentrer de l'école : du riz à l'*antroewa* ou à la *margose* : ce légume amer allongé, sorte de haricot géant, dont ils disent qu'il est terriblement sain, mortellement même peut-être ! Devoir se forcer ça dans le gosier, après avoir pu reluquer le paradis de la soupe ! Bouah !!

L'espace d'un instant, mon existence se rebella : « Mais Mis'Kooosje, écoutez voir ! Je suis l'enfant de maman, moi aussi je suis malade et pourtant maman ne m'a pas donné la moindre soupe ! Comment maman peut-elle me traiter si mal, moi, l'enfant de son ventre, celui qu'elle a fait... ? »

Avec une vieille serviette élimée pleine de trous, j'essayai ses larmes, je soulevai légèrement sa tête malade entourée d'un foulard, et réarrangeai les loques qui lui servaient d'oreiller avant de reposer très lentement et doucement sa tête pour le repos des malades. Le soi-disant repos, c'est-à-dire, car une maladie comme ça, ça étiole.

Je voulus ensuite dénouer le morceau de tissu enveloppant la soupe contenue dans un grand bol chinois. Soulever le couvercle, afin d'entrevoir au moins un instant le paradis du manger. Quelque chose en moi me poussa à vouloir jeter un dernier regard sur le poulet qui me passait sous le nez. À voir comment la saveur reprend une forme juteuse.

– Laisse donc, dit-elle d'une voix rauque et tremblotante. Tu n'es pas une fille qui peut s'occuper d'une femme comme moi, mais j'te remercie, de toute la félicité de mon cœur, mon garçon, reedit-elle, en phrases hachées, qu'elle entrecoupait et terminait par des toussements violents. Tout ainsi, plein d'émotion. Etouffant presque.

J'en restai une nouvelle fois choqué de tout mon petit être : j'étais enfin prêt à apporter mon aide, et voilà que ma personne fut déclarée indésirable, et ce uniquement parce que j'étais un garçon. Voler au secours d'une vieille femme malade ? C'était un travail de fille, avait-elle jugé entre deux toussotements, typiquement adulte, basta !

Vexé et déçu, je me retirai prestement. Partons, avec ces pattes de satan sous mon maigre ventre de petit nègre ! Loin de la maison de toutes les misères ! Loin de cette véranda en désordre ! Loin de cette pièce-mouroir spectrale ! Loin de ce fourbi qui faisait mal aux yeux ! Loin, loin, loin ! Loin de l'éloignement même !

Accompagné par les aboiements des chiens mordeurs alertes, dont certains gémissaient à cause de leurs propres poux, leurs plaies puantes et leur ventre famélique, et par le tapage des vendeuses de légumes en porte-à-porte, commères malgré la pluie, les querelleurs et tutti quanti, je disparus, me glissant sous les palissades, traversant les habitations, jusque chez moi. Et ce jour-là, ô, pas de riz aux légumes amers, mais du pourpier, sorte d'épinard, avec un petit bout de poisson séché sans sauce en guise de déjeuner. Un verre de sirop très dilué pour rincer le mauvais goût du repas (et secrètement, le restant d'envie de la soupe non goûtée). Puis un coin de jeu près de la petite fenêtre, par laquelle je vis tomber la pluie, toute la journée. Ô larme de la terre, le sol une grande no-mans-flaque boueuse. Il faudrait un dieu céleste pour comprendre cette souffrance existentielle.

L'acte d'« amour soupesque », je n'y entendais toujours rien. Oh monde des grandes personnes, te voilà qui passais en tournoyant, telle une tempête un après-midi d'une quelconque journée.

De la soupe en soutien pour la lutte de la vie !

Enfant dans le monde de l'imagination perfectionnée. Il n'y avait pas de soleil pour éclairer les choses, hormis les créatures difformes, aïe, surgissant hors des ténèbres autour de la lumière de la lampe allumée à la maison : j'étais un enfant, avec la vérité du rire obscur. J'aurais été un enfant, en qui brillait l'innocence. Où donc était l'amour, dont on parlait sans cesse ?



FRANK MARTINUS ARION  
UNE CHOSE EST TRISTE<sup>1</sup>

Une chose est triste et cause des plaintes  
Toujours tout autour de la terre en maintes  
Brumes confuses : c'est le changement  
D'être en non-être et que chaque élément,  
Âme et fleur, dérive jusqu'à ce pays  
Blanc et muet et à la mort pareil<sup>2</sup>

J'ignore pourquoi ce furent précisément ces vers, du long poème « Mai » d'Herman Gorter, qui s'imposèrent avec une telle clarté à mon esprit par cette après-midi d'automne où je me promenais sur le front de mer à Schéveningue.

Je venais d'arriver aux Pays-Bas, c'était mon premier automne, et je ne comprenais rien à ce phénomène. Mais qui pourrait bien en croire ses yeux quand, après avoir connu Scheveningen dans le plein essor de sa vie estivale, il se promène sur le front de mer soudain désert et laisse errer son regard sur la plage déserte et abandonnée...

La première fois que j'y allais, c'était la canicule, et je n'ai pas souvenir d'avoir jamais vu autant de personnes rassemblées aux Antilles que ce jour-là à Schéveningue, même pour la Fête de la Reine.

- 
- 1 F.M. Arion, « Eén ding is droevig », in F.M. Arion, *De eeuwige hond*, Verhalen, Amsterdam, De Bezige Bij, 2001, p. 24-31. Histoire lue par l'auteur à la radio en 1958 sous le titre *Najaarsmijmeringen* (Méditations d'automne). Traduit par Kim Andringa. © De Bezige Bij / Erven F.M. Arion.
  - 2 H. Gorter, *Mai : en français*, traduit par Nicolas Ouwehand, s.l., La Rose des Vents, 2017.

Je me disais d'ailleurs que les Pays-Bas, ce n'était pas si mal, il n'y pleuvait même pas tous les jours, contrairement à ce que l'on m'avait prédit, et il ne faisait pas froid du tout. C'était même beau, trouvais-je, Amsterdam avec ses canaux et ses monuments sur lesquels j'avais lu tant de choses, les nouvelles fleurs que je découvrais, les endroits charmants que l'on me faisait visiter.

Puis tout à coup arriva l'automne, et changea tout : je vis sous mes yeux s'accomplir dans la réalité le miracle que je n'avais jusque-là connu que par les romans et histoires. Et ce fut une réalité en rien agréable. Elle me prit au dépourvu, me rendit mélancolique.

Tu viens des Antilles, me dis-je, c'est pour cela que tu ne comprends pas ; et c'est pour cette raison que tu te demandes où sont passés tous ces vacanciers qui, il y a un mois seulement, venaient se déverser ici par flots entiers pour se divertir dans l'eau de la mer ; pour cette raison encore que tu ne comprends pas pourquoi ces étrangers et ces touristes européens qui sillonnaient la ville avec tant d'enthousiasme sont également repartis, en même temps que les myriades d'enfants qui se rendaient tous les jours à la plage pour se baigner et sauter et crier dans le sable, tandis que l'animation sur le front de mer battait son plein et que les hôtels réalisaient de gros bénéfices, parce que l'été, surtout vers sa fin, avait été si doux.

Tu viens juste d'arriver, attends voir, dans quelques mois tu ne parleras plus ainsi, alors tu auras compris, tu auras accepté ce pays et tu t'y sentiras peut-être même chez toi.

Mais suis-je bien un étranger ici, me demandai-je encore : la mer à Schéveningue, bien que d'une nuance plus grise que la mer des Caraïbes, est pourtant la même que celle de la baie Piscadera, la baie Saint-Michel et toutes mes autres baies ; la mer est pourtant partout la même, qu'il y ait plus de soleil, que le pays ou les gens soient différents, cela n'a pas d'importance... la mer et le soleil sont pourtant partout les mêmes ?

« *C'est le changement d'être en non-être...* » Alors que je marchais là, sur ce long front de mer, une partie de la nostalgie que j'éprouvais certainement en tant qu'Antillais fraîchement

débarqué, se dissipa pour laisser place à un étrange sentiment de pitié. Je ressentais de la pitié pour la plage, restée là tout à fait seule et abandonnée de tous. Cela me parut inconcevable et tragique à la fois.

Les cabanes de plage en bois avaient déjà été démontées, et les boutiques sur le front de mer, où les transactions s'étaient enchaînées tout l'été, avaient fermé leurs portes.

D'une manière sotte et enfantine, j'éprouvais de la pitié pour les gens qui ne viendraient plus à Schéveningue à présent, mais qui allaient devoir se rendre sur la Riviera, à la poursuite du soleil, du divertissement, voire peut-être du bonheur. Le bonheur ne reste-t-il donc nulle part à demeure ? me demandai-je en contemplant la mer sereine, qui se taisait et roulait ses vagues.

On m'avait réservé un accueil cordial aux Pays-Bas, mais tout en marchant de long en large sur cette plage, je me mis néanmoins à me sentir étranger et angoissé. Car n'en serait-il pas des gens comme il en avait été de la terre et de la mer ? Les gens sauraient-ils toujours me sourire aimablement, maintenant que l'automne était venu ? Et s'ils ne souriaient pas, n'allaient-ils pas m'apparaître comme des êtres repliés sur eux-mêmes, impénétrables et quasi-hostiles ?

Il me serait d'autant plus difficile de comprendre les gens d'ici que la période où l'automne arrive aux Pays-Bas est aux Antilles une période de fête : la saison sèche est terminée, voici la pluie ! L'eau bienfaisante descend du ciel sur les terres, trop brûlées peut-être par le soleil. Les nèfles mûrissent, les mangues mûrissent, et les tamarins mûrissent dans les plantations. Les gens deviennent plus sémillants, plus gais. Non seulement ils se raniment, leurs espérances aussi se multiplient, car il y a plus de vie ; et la mer et les terres et l'herbe aussi se mettent de la partie. La mer se fait plus déchaînée et plus bleue, les terres se teintent d'un brun plus profond, l'herbe pousse dans une jubilation d'odeurs et de couleurs. Le marché s'étoffe en bruits, devient plus pittoresque, car les *patias*, concombres et *pampounas* ont mûri et arrivent en ville dans de grands paniers. Et plus tard, vers novembre-décembre, on commence à chau-

ler et à peindre les maisons, car Noël arrive et le Nouvel An ne tardera pas à suivre. Et tout se renouvelle : l'air, le ciel, les collines, oui, tout se met à fleurir beaucoup plus vite : voyez l'élégante *kayéna* avec sa couronne rouge, flirtant avec la *barba di jonkuman*, dont les nombreuses fleurettes rouges attirent des millions de petits papillons. Et frais et rajeuni se dresse le vieux *kibrahacha* tel un bouquet jaune planté à flanc de collines, et folâtrant en jaune et mauve les *anglos* et les *bellisimas* déroulent leurs vrilles au-dessus des herbages verts de vert. Et parmi tout ça, il y a le bruit, car les fêtes de la moisson commencent déjà. La pluie a fait pousser le maïs qu'on a planté, il a mûri puis a été moissonné. Venez, amis et connaissances, il faut rentrer la récolte ! Et les amis et relations du propriétaire du champ de maïs invitent leurs frères, leurs sœurs et leurs voisins à rentrer la récolte tous ensemble, le dimanche de la fête du Seu. Des épis de maïs sont distribués et partagés. Le *chapi*, le *wiri* et le cor résonnent sur cette excitante parade de gens qui dansent et exultent : *Ate ko tei ka, ate ko tei ka, ate ko tei ka...*

Comme les choses sont différentes aux Pays-Bas : les arbres et les buissons perdent déjà leur feuillage. On dit qu'au printemps, ils se remettront à fleurir, arbres et buissons, mais est-ce bien vrai ? Une heure entière ai-je passé à méditer ainsi le long du front de mer, nourrissant encore l'espoir en mon for intérieur que tout finirait peut-être par changer, que l'automne que j'étais en train de vivre se révélerait n'être que l'automne romantique des livres, au lieu d'un réel dépérissement de la nature. En fait, j'espérais et m'attendais à chaque instant à ce que cela s'avère n'être qu'une plaisanterie passagère : que les gens s'essaieraient de nouveau sur la plage et que les enfants reviendraient jouer dans le sable, à construire des châteaux et creuser des trous. Je pourrais alors de nouveau me promener en souriant parmi tous ces gens allongés ou assis en train de bronzer ; je n'aurais plus à me sentir seul et perdu.

Mais rien, rien de tout cela ; c'était comme si le sable blanc et silencieux et la mer devenue soudainement très pâle étaient réellement mourants...

Le vieux pêcheur que je rencontraï dans ma promenade fixait posément le vaste lointain. Son regard était rivé sur un point invisible. J'en ressentais comme une impression de sainteté, de voir ainsi cet homme se tenant là et suivant l'été du regard. D'une certaine manière, je me sentais proche de lui. Sans pour autant imaginer que ce vieux pêcheur éprouvât de la tristesse parce qu'avec l'arrivée de l'automne les gens allaient déposer leur manteau de gaieté estivale, perdre leur humeur joyeuse à l'instar des arbres dépouillés de leurs feuilles et du front de mer privé de ses badauds. Peut-être même s'en réjouissait-il. Les vieux pêcheurs sont en effet souvent comme cela : ils considèrent la mer comme leur propriété privée. C'est pourquoi on les voit généralement marcher seuls, loin de la cohue des gens.

Pourtant, je m'arrêtai près de lui. Et il m'accepta sans même me regarder. Plus pour lui-même qu'en s'adressant à moi, il marmonna : « Ça y est... »

Je ne lui demandai pas ce qu'il entendait par là. Je le comprenais, et pour la première fois cette après-midi, je ne me sentis plus seul. « Ça y est... » Peut-être parlait-il des oiseaux qui s'envolaient par nuées au-dessus de nos têtes, et possiblement des hommes aussi, en partance comme les oiseaux.

Ses paroles m'étaient familières, car elles me faisaient penser au poème mélancolique du poète antillais Joseph Sickman Corsen :

*Ta pakiko mi no sa  
ma esta tristu mi ta bira  
tur atardi ku mi mira  
solo baha den laman*

[J'en ignore la raison  
mais la tristesse me gagne  
chaque soir quand je vois  
le soleil se coucher dans la mer]

Sickman Corsen et Herman Gorter, me dis-je, ils sont nés si loin l'un de l'autre, morts si loin l'un de l'autre, mais ne font-ils pas qu'un en vérité, comme ce pêcheur et moi-même ne faisons

qu'un, comme l'automne néerlandais n'est pas autre chose que le crépuscule antillais ?

Soudain, ma nostalgie passa, je commençai à comprendre pourquoi les gens étaient partis, pourquoi les enfants ne venaient plus jouer. C'était que le jour s'était transformé en nuit, l'alternance s'était produite...

– C'est beau ici, dis-je au vieux pêcheur, et je sentis la consolation que m'apportaient mes propres paroles.

– Oui, dit le vieux pêcheur, mais dans quelque temps, ce sera encore plus beau ; on aura des tempêtes. Il faudra que vous reveniez à ce moment-là : la mer, que vous voyez si calme, atteint alors le front de mer, parfois même elle l'inonde. Oui monsieur, vous devriez revenir quand la saison sera plus avancée et que le vent d'ouest se lève... alors, on se fait souffler comme une plume, sur le front de mer.

Ce doit être beau, me dis-je, et je reviendrai certainement. Je viendrai ici pour écouter la mer, de même que j'écoutais la mer aux Antilles et ce sera pareil ; seulement il y a des rochers là-bas, des rochers biscornus que la mer escalade avant d'éclabousser en gouttes d'eau semblables à du pollen, transportées par l'alizé à l'intérieur des terres.

Je viendrai me planter ici comme je l'ai souvent fait à Boca Tabla : là-bas, la mer s'est creusée une grotte dans la rive et ça gronde et ça tremble sous vos pieds à cause de toutes ces vagues qui se pourchassent et pénètrent au fond du giron de la terre ferme.

– Je reviendrai, dis-je au vieux pêcheur.

Alors seulement, il me regarda pleinement, avec une expression bienveillante mais surprise, comme s'il avait peine à croire que je ne faisais pas partie de ceux qui avaient abandonné la plage et la mer. « Il faudra que tu t'habilles plus chaudement », marmonna-t-il, et s'il avait été plus jeune, j'aurais posé ma main sur son épaule, car pour moi il était un ami qui faisait des Pays-Bas un ami.

Je suis resté longtemps à discuter avec lui, à l'écouter aussi, ses récits sur la jetée qui s'avancait loin dans la mer, mais qui

fut détruite pendant la guerre, ses récits sur le vieux Schéveningue comme je l'ai connu plus tard au Panorama Mesdag<sup>3</sup>.

– Il faudra que tu t'habilles plus chaudement, dit-il avec la sollicitude d'un père lorsqu'enfin je pris congé. Il va faire bien plus froid que chez vous ici, un froid mordant même par ce vent d'ouest, mais tout sera d'autant plus beau...

Le soleil me manquera, songeai-je cet après-midi en rentrant chez moi. Et peut-être bien que le temps sera aussi morose et froid que les gens et les livres me l'ont prédit. Et pourtant... le vieux pêcheur, avec ses paroles succinctes – « Ça y est » – avait établi un lien entre deux poètes, et par là même entre deux langues et deux pays. Mais la poésie du pêcheur allait plus loin encore. Elle rendait manifeste que la beauté n'est pas mortelle, mais cyclique. Ce n'est pas l'alternance entre être et non-être qui importe, mais l'alternance entre être et être différemment. Voilà ce dont il faut avoir conscience pour se sentir, si ce n'est partout chez soi, alors du moins nulle part tout à fait étranger.

---

3 Musée abritant une immense toile panoramique représentant la plage de Schéveningue. NdT.



BOELI VAN LEEUWEN  
LE ROCHER DE TRÉBUCHEMENT<sup>1</sup>

Sur une petite île, toute prétention tourne au ridicule : on s’y connaît corps et âme. Sur la scène de notre vie, devant un maigre décor de cactus et de rochers, nous jouons notre rôle. Impossible de quitter la scène, car nous nous noierions dans les ondes ; impossible de faire fi de notre rôle, car tout le spectacle s’écroulerait. Et bien que nous sachions tous que nos rôles ne reflètent aucune réalité, nous nous abîmons tous dans nos agissements au point de devenir des caricatures de notre propre personnalité. En désespoir de cause, nous recourons alors à l’autodérision et aux commérages.

Sous les pieds des comédiens, la scène s’effrite, les vagues creusent des grottes et des cavernes dans la révolution des siècles et font basculer les rochers dans la mer. Le sel érode le bois et le fer et grignote la matière solide entre nos mains. Le décor est réduit en lambeaux par la chaleur du soleil et les coulisses sont rongées et souillées. La poussière tournoie dans l’air, chassée par le vent de terre et mélangée à la fumée de la raffinerie pétrolière flottant sur la baie.

Jetées, embarcadères et navires brunissent et deviennent granuleux sous l’effet de la rouille, les livres se gondolent dans les bibliothèques et des cafards rampent sur les poèmes et dévorent les caractères à coups de leurs répugnantes mandibules.

Sur cette scène, nous jouons notre pièce et nous faisons de notre mieux. Seul le souffleur fait défaut, car les comédiens sont censés maîtriser leur rôle à la perfection. Parfois, un comédien

---

1 B. van Leeuwen, *De rots der struikeling* (1960), Haarlem, In de Knipscheer, 2018, p. 119-127. Traduit par Kim Andringa. © In de Knipscheer.

s'égare et se met à imaginer une nouvelle création, à laquelle les autres ne s'attendaient pas. Alors, pendant un moment, la panique les gagne, les comédiens s'agitent de manière désordonnée, mais on finit par se rallier et chacun reprend son rôle d'origine. Dans la pièce figure un avocat, par exemple : comme il a fait ses études aux Pays-Bas, on le considère avec une certaine méfiance, tout en lui prêtant une oreille complaisante. Il entre en scène vêtu de sa toge, et se rend à l'hôtel de ville pour y plaider une affaire.

Arrivé à hauteur de Winkel et Fils, un trait d'esprit et des rires saluent son passage. « Regardez, » disent les interprètes de Winkel et Fils, « voilà *l'avocat* qui va à l'Hôtel de ville pour plaider une *affaire*. Voyez-le, cet homme étrange mais versé dans le droit, qui fréquente Campo Alegre<sup>2</sup>, voilà au moins une habitude que l'Université ne lui a apparemment pas fait perdre, ah ah, *ate ta bai stadhuis !* » (le voilà qui va à l'hôtel de ville !)

Notre avocat passe devant la librairie de Salas et adresse un salut joyeux aux figurants rassemblés, tout en pensant : « Je vous salue, vous tous, qui bientôt mordrez la poussière et reposerez la bouche pleine de terre sur la Roodeweg ou à Pietermaai ! »

Il arrive à l'hôtel de ville, passe devant le policier de service et se rend dans la salle, où se joue une pièce dans la pièce. Y sont assis, derrière la table aux grands airs, les comédiens déguisés en juges. Ils transpirent déjà sous la toge chaude et l'un d'entre eux souffre d'indigestion ; celui-là produira tout à l'heure ce que les Américains appellent de la *gastronomical jurisprudence*. Notre avocat, prêt au combat, vient se placer auprès de l'homme qui incarne son client et c'est à ce moment-là que se produit la chose inattendue dont je parlais à l'instant : l'avocat sort une grosse poule de sous sa toge et, d'un geste solennel, pose l'animal sur la table verte. Les juges sont visiblement confus, mais se penchent, fascinés, pour examiner l'objet, apparemment une poule, ou du moins un membre de la gent

2 Ancien campement militaire transformé en vaste bordel en plein air. NdT.

ailée. On s'attendrait à présent à ce que les juges aussi sortent de leur rôle ; c'est le moment d'accrocher les toges aux plafonniers comme une morne décoration de Noël et de sortir boire un café au Ritz ou jouer un peu au baseball dans le parc. Non, non, *ils restent dans leur rôle*. Choqués mais sérieux, ils écoutent le discours prononcé par notre avocat.

Il expose comment, selon lui, le problème de Curaçao, soit de toutes les personnes vivant sur l'île, ou du moins y étant domiciliées, serait résolu si l'on pouvait y élever davantage de poules suivant le dernier principe scientifique. Cette poule, Monsieur le Président, mettra fin à la précarité économique sur l'île, et de ce fait au désespoir, ce qui à son tour entraîne l'enrayage des instincts criminels. Le vol, l'alcoolisme, la syphilis, la fréquentation des prostituées là-bas derrière Hato (vous voyez bien de quoi je parle !) et la débauche en général, seront définitivement guéris à l'avenir. Mon client ici présent, ce bon Hilario, sage et honnête père de famille, aurait-il volé une caisse de whisky du dépôt de Maduro s'il avait eu la certitude que l'avenir de Curaçao *et par là même celui d'Hilario*, Monsieur le Président, serait définitivement assuré par cette magnifique poule que vous voyez ici devant vous ? Il n'y a pas de criminels, Monsieur le Président, il n'y a qu'un manque de poules élevées scientifiquement, avec toutes les conséquences tragiques que cela implique ! Et comme je pallierai ce manque à compter d'aujourd'hui, je vous prie de renvoyer mon client des fins de la poursuite, subsidiairement de prononcer son acquittement, car *Curaçao et Hilario disposent à présent de leur poule*.

Les juges se retirent pour délibérer et consultent le code pour savoir s'il est possible, sans trop de tracas, d'envoyer l'avocat à Monte Cristo. Un des juges cependant est un cousin du côté maternel et le procureur est lié à lui par le côté paternel. Aussi, après ample concertation, décision est prise d'oublier l'incident avec la poule et de statuer *comme si l'avocat avait requis la clémence pour des motifs raisonnables* ; la devise est : *to hell* avec le poulet et jouons les jurisconsultes ingénus.

Les juges remettent leur toge avant de rentrer dans la salle d'audience à petits pas en file indienne, telle une famille

chinoise ; ils s'asseyent et joignent les mains dans les plis de leurs manches, en se donnant un air juridique. Le Président, un homme distingué portant chevalière, est de bonne famille et tient donc un discours tellement inintelligible que le public peine à suivre ce qu'il raconte. Son argumentation se résume à peu près à ceci : à lui, le lien causal entre le vol d'une caisse de whisky par l'inculpé et l'élevage scientifique de poulets par l'avocat-conseil n'apparaissait pas tout à fait clairement. Il ne voyait pas comment l'absence de ce type de volatiles pouvait être érigée en *causa directa* ou *remota* de l'acte délictueux de cette personne. La théorie de la causalité adéquate non plus n'apportait aucune lumière dans ces ténèbres, pas davantage que la théorie de la *conditio sine qua non*. La plaidoirie de l'avocat-conseil n'avait donc, à son avis, ni rime ni raison. Cependant, l'intention subjective de la défense était bien claire ! Cette dernière requérait la clémence pour l'inculpé Hilario qui, poussé par l'inquiétude que lui inspirait la situation économique de son île, s'est cramponné désespérément à une caisse de whisky, celle-ci étant malheureusement la propriété de la firme S.E.L. Maduro & Sons S.A. Cet acte tombe sous le coup d'une clause pénale et, bien que tenant compte des bonnes intentions de l'avocat-conseil, Hilario devra subir quinze jours d'emprisonnement.

Pendant ce temps, la nouvelle se répand en ville comme une traînée de poudre : *laga di nek, homber bo ke meen ke la hiba une galinja stadhuis ?* (à d'autres, mec, tu veux dire qu'il a apporté une poule à l'hôtel de ville ?) Et on hurle de rire, avant de dire en secouant la tête : *figurabo un hende, ca studia tantoe tempoe den e boekinan di ley, awo e ta bai cria galinja, esta baino nol* (imagine que quelqu'un qui a passé tant de temps à étudier les textes de loi se mette maintenant à élever des poules ; quelle situation !) Dès lors, le rôle de notre avocat est décrit comme *e abogado cu ta cria galinja* (l'avocat qui élève des poules) ou *e criado di galinja cu ta abogado* (l'éleveur de poules qui est avocat), en fonction de l'accent que l'on veut mettre.

Les comédiens de notre pièce sont tous divisés en groupes, chacun étant désigné par une couleur. N'allez pas croire que la couleur par laquelle ils sont identifiés correspond à leur couleur

telle qu'elle existe dans le monde sensoriel. Ainsi, le groupe des blancs se subdivise en blancs qui sont blancs et en blancs honoris-causa, qui sont basanés, mais qui sont toujours considérés comme blancs. Celui qui joue un tel rôle mobilise toutes ses forces pour arriver à croire véritablement en sa propre fiction ; c'est-à-dire que par un effort de volonté, il parvient à une telle maîtrise de ses muscles faciaux, qu'il devient réellement aveugle aux couleurs. Toutefois, lorsqu'un de ces comédiens quitte temporairement la scène dans un aéroplane de la KLM, il lui faut sans tarder remplacer sa couleur de scène par sa couleur pigmentaire, sans quoi des surprises désagréables l'attendent.

Il arriva ainsi qu'un comédien du groupe des honoris causa se rendit au pays de la liberté et de la démocratie pour se reposer. Arrivé au pays de Dieu, il se dirigea vers un hôtel pour y prendre ses quartiers. Quand il voulut réserver une chambre à la réception, cependant, le réceptionniste traînait un peu, et ne s'occupa pas de lui. Vivement rappelé à l'ordre, ce monsieur finit par lui indiquer un écriteau portant l'inscription « *Coloured people not admitted* ».

– Nom de Dieu, » s'écria notre ami curacien, mais ça ne va pas la tête – allez tout de suite me chercher le gérant – *get me the manager right now*.

Ce dernier ne tarda pas à arriver, un de ces garçons vachers du Texas que nous connaissons tous si bien grâce au cinéma américain de qualité :

– *Sorry, Sir, but coloured people are not allowed in this hotel.*

– Mais je ne suis pas coloured pour un sou, hurla notre ami, chez moi et aux réunions de notre cercle 'Rap', je me suis regardé dans la glace un millier de fois et ma figure est blanche, archi-blanche même !

– *Well Sir*, dit alors le bouvier, vous pouvez faire deux choses. Soit vous rentrez à la maison et vous vous regardez dans la glace, ce qui vous rendra votre figure blanche ; ou bien vous vous regardez dans mon miroir et vous me dites franchement quelle couleur vous y voyez. Et il tendit un miroir à mon ami. Et ma foi, ce dernier découvrit un visage basané dans lequel le fixaient deux yeux consternés. Il regarda et regarda, et sou-

dain un énorme poids lui fut ôté des épaules. Tel était donc son visage, créé par Dieu ; sous la peau il y avait son os maxillaire, blanc comme le lait, et le sang rouge des hommes coulait dans ses veines.

Il se sentit tellement libéré et heureux, qu'il donna une tape sur l'épaule du Texan étonné, et déclara : « *My friend*, je confondais ma couleur *honoris causa* avec ma vraie couleur. Je suis basané. Je suis un métis – né de blancs et de noirs. Je t'achète ton miroir et je le rapporte à Curaçao, car il m'a permis de puiser de la sagesse dans ta bêtise aujourd'hui. » Et il fit la fête toute la nuit et se réveilla le matin avec la gueule de bois.

Et pendant ce temps, sur notre petite scène, nous continuons de jouer notre jeu complexe. Nous ne sommes jamais nous-mêmes, mais bien ce que nous sommes supposés être. Il n'y a qu'un événement que nous ne pouvons jouer mais que nous devons vivre pour de vrai : notre mort. Car même si nous faisons de la vie une comédie et que nous rôtissons les autres dans l'enfer de notre snobisme, quand sonne l'heure où le corps éphémère tombe soudain inanimé pour devenir matière morte, alors tous les joueurs s'immobilisent une seconde dans leur procession et retiennent leur souffle. Car en cette simple seconde ils voient, avec une lucidité terrible, à quel point leur jeu est insignifiant à la lumière de l'éternité. Et en cet instant unique, ils sont tentés d'arracher leur masque et de s'enlacer, avant que la mort dans son manteau noir ne descende sur la scène. Mais ils ne tardent pas à oublier que la mort est une réalité, croyant que mourir aussi est un jeu auquel on peut jouer à loisir.

Les lumières éclairent de nouveau la scène ; le rideau se lève et les comédiens s'avancent :

*All the world is a stage  
And all men and women merely players ;  
They have their exits and their entrances  
And one man in his life, plays many parts.*